

LUCINDA RILEY

LA PROMESSE CACHÉE

Par l'autrice
de la saga
phénomène

LES SEPT
SŒURS



LUCINDA RILEY

LA PROMESSE CACHÉE

« Tu seras dotée d'une beauté extraordinaire plus tard. Ça ne sera peut-être pas la bénédiction que le monde s' imagine. Méfie-toi. Il reviendra te trouver sur la lande. Nul ne peut modifier le cours du destin... »

Leah Thompson, jeune femme d'une beauté saisissante née au sein d'une famille modeste du Yorkshire, n'a jamais oublié les paroles prononcées par la vieille femme de son village. Devenue une célèbre mannequin, elle travaille à Milan, Londres et New York avec les plus grands photographes de mode. Mais malgré sa vie luxueuse, Leah est toujours hantée par cette prophétie et par les fantômes de son passé qui semblent mystérieusement mêlés à l'histoire tragique de deux enfants polonais pendant la Seconde Guerre mondiale...

À travers le destin d'une famille ravagée par la guerre et les secrets, Lucinda Riley nous offre un roman éblouissant entre l'Angleterre, l'Italie, les États-Unis et la Pologne.

Traduit de l'anglais par Emilie Passerieux

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-322-2



9 782385 293222

10,90 euros

Prix TTC France

Rayon :
Littérature étrangère



www.editionscharleston.fr
www.lucindariley.com

Design : Raphaëlle Faguer
Image : © Stephen Mulcahey / Arcangel

De la même autrice, aux éditions Charleston :

La Rose de minuit
Le Domaine de l'héritière
Les Mystères de Fleet House
La Maison de l'orchidée
La Chambre aux papillons
Le Secret d'Helena
La Lettre d'amour interdite
L'Ange de Marchmont Hall
La Belle Italienne
La Jeune Fille sur la falaise

Les Sept Sœurs - Maia
La Sœur de la tempête - Ally
La Sœur de l'ombre - Star
La Sœur à la perle - Célaéno
La Sœur de la Lune - Tiggy
La Sœur du Soleil - Électra
La Sœur disparue
Atlas, l'histoire de Pa Salt

Titre original : *The Hidden Girl*

Copyright © Lucinda Riley, 2024

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Emilie Passerieux

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-322-2

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Lucinda Riley

LA PROMESSE CACHÉE

Roman

*Traduit de l'anglais
par Emilie Passerieux*



PRÉFACE

Chère lectrice, cher lecteur,

Merci d'avoir choisi ce roman de Lucinda Riley. Je suis Harry Whittaker, le fils de Lucinda. Si vous connaissez mon nom, c'est sans doute par le biais de *Atlas, l'histoire de Pa Salt*, l'ultime tome de la série des *Sept Sœurs*, dont la rédaction m'a incombé après le décès de ma mère en 2021.

J'aimerais vous décrire le contexte qui a conduit à la publication de *La Promesse cachée* en 2024. Pour ce faire, je dois d'abord, si vous me le permettez, retracer succinctement la carrière littéraire de ma mère.

Entre 1993 et 2000, Maman écrit huit romans sous son nom de naissance, Lucinda Edmonds. Sa trajectoire d'autrice est contrariée par *Seeing Double*, un ouvrage dont l'intrigue suggère l'existence d'un membre illégitime au sein la famille royale britannique. À l'époque, en raison de la disparition récente de la princesse Diana et de la tourmente dans laquelle celle-ci plonge la monarchie, les libraires jugent le projet trop risqué. Par conséquent, les commandes

du roman de Lucinda Edmonds sont annulées et son contrat déclaré nul par son éditeur.

Entre 2000 et 2008, ma mère produit trois romans, dont aucun n'est publié. Puis, en 2010, sa carrière renaît : *La Maison de l'orchidée*, son premier ouvrage édité sous le nom de Lucinda Riley, sort en librairie. Sous cette identité, elle deviendra l'une des autrices de fiction les plus lues au monde, avec plus de soixante millions d'exemplaires vendus à l'heure où j'écris ces lignes. En plus de ses nouvelles productions, ma mère entreprend alors de réécrire trois romans rédigés sous le nom de Lucinda Edmonds : *Aria*, devenu *La Belle Italienne*, *Not Quite an Angel*, devenu *L'Ange de Marchmont Hall*, et *Seeing Double*, évoqué précédemment, devenu *La Lettre d'amour interdite*. Quant à ses trois ouvrages non publiés, tous ont désormais vu le jour et rencontré un grand succès.

J'en arrive à *La Promesse cachée*. D'abord publié en 1993 sous le titre *Hidden Beauty* (« Beauté cachée »), il s'agit du deuxième roman rédigé par ma mère alors qu'elle avait vingt-six ans. Elle était infiniment fière de cet ouvrage et a souvent exprimé son souhait de pouvoir le présenter à nouveau à son lectorat. Elle n'en a malheureusement pas eu l'opportunité.

Lorsque je l'ai lu pour la première fois, j'ai été extrêmement impressionné. Dans ces pages, vous allez croiser des ambitions contrariées, des amours interdites, des désirs de vengeance et de meurtre et, pour couronner le tout, une funeste prophétie oubliée ressurgie du passé. J'ai été frappé de constater que le manuscrit de *La Promesse cachée* contenait déjà tous les éléments que ma mère choisirait d'intégrer dans ses œuvres ultérieures – des décors idylliques, l'importance de la famille ou encore la capacité de l'amour à transcender les générations. Fidèle à elle-même,

elle ne se dérobe pas devant les thématiques plus difficiles, telles que la dépression, l'alcoolisme ou les violences sexuelles commises à l'égard des femmes.

S'il ne fait aucun doute que Lucinda Riley figure parmi les meilleures conteuses au monde, sa voix d'autrice a bien entendu évolué au cours de sa carrière, longue de trente ans. Par conséquent, ma mère avait procédé à un important travail de réécriture sur les trois romans qu'elle avait décidé de publier à nouveau, remodelant les intrigues, ajoutant des personnages et révisant son style. Par la force des choses, c'est moi qui ai endossé ce rôle pour *La Promesse cachée*, m'attelant à transformer un Lucinda Edmonds en un Lucinda Riley.

La démarche n'a pas été aisée. Mon souhait, naturellement, consistait à altérer le moins possible le travail de ma mère, cependant, je me devais de moderniser les points de vue et les sensibilités du texte sans le dénaturer. Le monde a considérablement changé en trente ans, et les critiques sur Internet semblent se faire de plus en plus hostiles. J'espère avoir réussi cet exercice d'équilibriste et fait honneur à ma mère. J'aimerais préciser que Lucinda connaissait parfaitement l'univers dans lequel vous vous apprêtez à entrer. Elle a connu une carrière d'actrice et de mannequin dans sa jeunesse, aussi suis-je certain que certains éléments de ce roman sont inspirés de sa propre expérience.

Les lectrices et lecteurs de Lucinda le savent sans doute, ma mère a souvent choisi de structurer ses romans autour de faits historiques réels, généralement pour relater des événements peu connus du grand public. La série des *Sept Sœurs* évoque les tensions autour des deux grandes guerres, le conflit entre la Grande-Bretagne et l'Irlande, le mouvement des droits civiques aux États-Unis, ou encore les défis rencontrés par les Aborigènes

d'Australie et le peuple gitan en Espagne. Dans *La Promesse cachée*, Lucinda décrit les atrocités commises dans le camp d'extermination de Treblinka durant la Seconde Guerre mondiale, au sein de la Pologne occupée – un sujet extrêmement important à ses yeux, comme il l'est sans doute pour tout citoyen engagé et doué d'empathie. Je suis convaincu que ma mère souhaiterait que les événements fictifs narrés dans ce roman incitent ses lectrices et ses lecteurs à poursuivre leurs lectures autour de l'Holocauste.

Ainsi, *La Promesse cachée* vous est aujourd'hui révélée. À vous, fidèles de Lucinda, Maman vous attend tels de loyaux compagnons de route pour vous embarquer dans le passé et vous faire voyager à travers le monde. Quant à vous qui vous apprêtez à lire un de ses romans pour la première fois, bienvenue ! Je suis très heureux que vous ayez décidé de passer un moment en compagnie de ma mère.

Harry Whittaker, 2024

PROLOGUE

La vieille dame examina Leah, puis elle sourit et des milliers de rides plissèrent son visage. Leah lui donnait au moins cent cinquante ans. Dans son école, les enfants racontaient que c'était une sorcière, et chaque fois qu'ils passaient devant son cottage délabré en rentrant chez eux, ils poussaient des hurlements à la manière de banshees¹. Pour les adultes, c'était la vieille Megan, qui recueillait les oiseaux blessés et leur administrait des concoctions d'herbes pour réparer leurs ailes brisées. Certains la disaient folle ; d'autres prétendaient qu'elle possédait le don de guérir et d'étranges pouvoirs de voyance.

La mère de Leah avait de la peine pour elle. « La pauvre vieille, disait-elle toujours. Seule dans cette bicoque sale et humide... » Après quoi, elle sommait Leah d'aller apporter à Megan quelques œufs du poulailler.

Quand Leah tapait à la porte toute décatie, son cœur cognait dans sa poitrine sous l'effet de la peur.

1. Créatures surnaturelles de la mythologie celtique irlandaise. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

D'ordinaire, Megan l'entrebâillait d'un geste lent, jetait un rapide coup d'œil alentour, puis elle attrapait la boîte d'œufs des mains de Leah avec un hochement de tête. La porte à peine refermée, Leah se précipitait chez elle en courant à toutes jambes.

Ce jour-là, la porte s'était ouverte plus largement, de sorte que Leah avait pu apercevoir derrière Megan l'intérieur du cottage plongé dans la pénombre.

Cette dernière n'avait pas détaché son regard du visage de la jeune fille.

— Je... je... Maman s'est dit que quelques œufs vous feraient plaisir.

Leah tendit la boîte et vit les longs doigts osseux de la vieille dame se refermer dessus.

— Merci.

La douceur de sa voix surprit Leah. Megan n'avait rien d'une sorcière.

— Viens, entre.

— Euh, je...

Mais déjà un bras l'avait agrippée par l'épaule et attirée à l'intérieur.

— Je ne peux pas rester longtemps. Maman va se demander où je suis passée.

— Tu n'auras qu'à lui dire que tu prenais le thé avec Megan la sorcière, gloussa la vieille dame. Tiens, assieds-toi là-bas. J'étais en train d'en préparer.

Megan désigna l'un des fauteuils usés placés de part et d'autre d'une petite cheminée éteinte.

Nerveuse, Leah s'exécuta et glissa ses mains sous ses cuisses. Elle observa la cuisine exiguë. Chaque mur accueillait des étagères encombrées de vieux bocaux à café remplis de concoctions aux couleurs étranges. Megan en attrapa un et versa deux cuillerées d'une poudre jaune dans une antique théière en Inox. Après y avoir ajouté l'eau bouillante, elle la

déposa sur un plateau avec deux tasses et plaça le tout sur la table devant Leah. Lentement, Megan se laissa tomber dans le second fauteuil.

— Tu nous sers, ma belle ?

Leah approuva de la tête, puis versa le liquide brûlant dans les tasses en porcelaine ébréchée. Elle renifla. Le breuvage dégageait une odeur âcre, étrange.

— N'aie pas peur, je ne vais pas t'empoisonner. Tiens, je vais boire la première. Tu verras bien si je meurs. C'est juste une infusion au pissenlit. Ça va te faire du bien. Goûte.

D'un geste peu assuré, Leah leva la tasse jusqu'à ses lèvres en respirant par la bouche pour ne pas avoir à subir l'effluve trop puissant, et avala tout rond une gorgée du liquide.

— Eh bien, voilà ! C'était pas si terrible, si ?

Leah secoua la tête, puis reposa la tasse. Elle gigota sur sa chaise pendant que Megan vidait la sienne d'un trait.

— Merci pour l'infusion. C'était très bon. Il faut que j'y aille. Maman va commencer à...

— Je te vois passer ici tous les jours. Tu seras dotée d'une beauté extraordinaire plus tard. Ça se voit déjà.

Leah se mit à rougir tandis que les yeux verts perçants de Megan la détaillaient de la tête aux pieds.

— Ça ne sera peut-être pas la bénédiction que le monde s' imagine. Méfie-toi.

Megan plissa le front, puis tendit un bras vers Leah, qui frissonna lorsque les maigres doigts de la vieille femme vinrent, à la manière d'une griffe, se verrouiller autour de sa main. Une vague de panique l'inonda.

— Oui, je... Je dois vraiment rentrer.

Le regard de Megan s'était fixé au loin, au-delà de Leah. Tout son corps s'était tendu.

— Le mal est là, je le sens. Tu dois faire très attention.

La voix de Megan avait grimpé dans les aigus. Figée par la crainte, Leah sentit l'étau se resserrer sur sa main.

— Des choses mauvaises... malsaines... Il ne faut jamais défier la nature, sous peine de chambouler l'ordre établi... Pauvre de lui... il est perdu... maudit... Il reviendra te trouver sur la lande... et tu y retourneras de ton plein gré. Nul ne peut modifier le cours du destin... Prends garde à lui.

Tout à coup, la prise autour de la main de Leah se relâcha et Megan, les yeux clos, s'affaissa dans son fauteuil. Leah se leva d'un bond et se précipita vers la porte d'entrée. Une fois dans la rue, elle courut à toutes jambes jusqu'au poulailler, derrière la petite maison où elle vivait avec ses parents. Elle déverrouilla le loquet et se laissa tomber par terre, si bien que les poules s'égaillèrent en tous sens.

La tête appuyée contre la paroi en bois, Leah s'efforça de reprendre son souffle. Les villageois avaient raison : Megan était folle. Pourquoi avait-elle conseillé à Leah de se méfier ? Elle lui avait vraiment fait peur. Elle n'avait que onze ans... Leah n'avait qu'une envie, retrouver sa mère – mais il était hors de question de lui confier ce qui venait de se produire. Elle penserait que sa fille avait tout inventé et la sermonnerait : c'était mal de répandre des rumeurs malveillantes à propos d'une vieille dame sans défense.

Leah se leva et se dirigea à pas lents vers la porte de derrière. Lorsqu'elle pénétra dans la cuisine, l'odeur rassurante de la maison l'apaisa aussitôt.

— Ah, Leah, tu arrives juste à temps pour le dîner. Assieds-toi.

Doreen Thompson pivota, sourire aux lèvres. Puis une moue inquiète assombrit son visage.

— Leah ? Que se passe-t-il ? Tu es blanche comme un linge.

— Rien, Maman. Tout va bien. J'ai mal au ventre, c'est tout.

— Sûrement des crampes de croissance. Tu devrais manger un morceau, ça te fera du bien.

Leah s'avança jusqu'à sa mère et la serra fort contre elle.

— Eh bien ! Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

— Je... Je t'aime, Maman.

Nichée dans les bras réconfortants de sa mère, Leah se sentit rassérénée.

La semaine suivante, lorsque cette dernière lui demanda d'apporter des œufs à Megan, la fillette refusa tout net.

La vieille dame mourut six mois plus tard, et Leah n'en fut pas mécontente.

PREMIÈRE PARTIE

Juin 1976 – Octobre 1977

Yorkshire, juin 1976

Rose Delancey laissa tomber son mince pinceau à poil de martre dans le bocal de térébenthine. Elle posa sa palette sur le banc de travail constellé de taches de peinture, puis s'abandonna dans le fauteuil élimé en repoussant son épaisse chevelure blond vénitien. Elle saisit la photo dont elle s'inspirait et la compara avec la toile achevée, sur le chevalet devant elle.

La ressemblance était plus que satisfaisante, bien que Rose peinât à différencier une jument d'une autre. Pendant qu'elle travaillait à réunir un ensemble d'œuvres à exposer dans la galerie de Londres, les missions comme celles-là payaient les factures.

Les peintures lui avaient été commandées par un riche cultivateur de la région qui possédait trois chevaux de course. Ondine, la jument alezane qui renvoyait à Rose un regard plein d'émotion, était la deuxième. Le cultivateur la payait 500 livres par toile,

une somme qui lui permettrait de faire remplacer le toit de la vaste ferme où elle vivait avec ses enfants. Cela ne suffirait pas pour venir à bout du problème d'humidité, qui empirait de jour en jour, ni pour s'attaquer de manière significative à la pourriture sèche et aux vers du bois, mais c'était un début.

Rose misait beaucoup sur l'exposition. Vendre quelques-unes de ses toiles l'aiderait à alléger les dettes qui s'accumulaient. Les promesses incessantes à son banquier ne produisaient plus aucun effet et Rose se savait en très mauvaise posture.

Mais elle n'avait pas montré son travail depuis une éternité – presque vingt ans. Les gens avaient très bien pu l'oublier depuis l'époque grisante où le public et les critiques l'adulaient. Rose était alors jeune, belle et immensément talentueuse. Et puis, tout avait déraillé, et elle avait quitté les projecteurs de Londres pour s'installer ici, à Sawood, dans la lande vallonnée du Yorkshire, loin de tout.

Oui, l'exposition programmée en avril prochain représentait un pari, et il faudrait qu'il soit payant...

Se levant, Rose slaloma avec agilité dans son petit atelier encombré et contempla la sérénité du paysage à travers la fenêtre. Cette vue ne laissait jamais de l'emplir d'un sentiment de paix – c'était la raison principale qui l'avait poussée à acheter cette ferme. Perchée au sommet d'une colline, elle offrait un panorama infini sur la vallée. Un peu plus bas, le plan d'eau argentée répondant au nom de Leeming Reservoir se détachait de la verdure exubérante qui l'entourait. Devoir renoncer à ce spectacle serait un crève-cœur, mais Rose savait que si l'exposition ne marchait pas, elle serait contrainte de vendre la ferme.

— Merde, merde, merde ! pesta Rose en écrasant son poing sur la pierre grise du rebord de la fenêtre.

Bien sûr, il existait une autre solution – une solution qui avait toujours existé, mais à laquelle elle refusait de céder depuis près de vingt ans. Rose songea à son frère, David, qui possédait un penthouse à New York, une maison de campagne dans le Gloucestershire, une villa sur une île des Caraïbes, ainsi qu'un yacht amarré quelque part sur la côte amalfitaine. Combien de nuits avait-elle écouté l'eau de pluie goutter dans la casserole en métal posée au pied de son lit et envisagé de solliciter son aide ? Pourtant, elle préférait risquer l'expulsion que de devoir lui demander un centime. Les choses avaient trop mal tourné, il y avait trop longtemps...

Rose n'avait pas vu son frère depuis de nombreuses années, ne suivant son ascension fulgurante dans les couloirs du pouvoir qu'à travers les articles de journaux. Elle avait récemment appris le décès de son épouse huit mois plus tôt, le laissant veuf avec un fils de seize ans.

Puis, la semaine précédente, elle avait reçu un télégramme.

Chère Rose stop ai des engagements professionnels importants ces deux prochains mois stop mon fils Brett finit son année à l'internat le 20 juin stop ne veux pas le laisser seul stop pas remis de la mort de sa mère stop peut-il venir chez toi stop air de la campagne lui fera du bien stop viendrai le chercher fin août stop David.

Après l'arrivée du message, Rose n'avait pas réussi à mettre les pieds dans son atelier pendant cinq jours. Elle s'était adonnée à de longues marches dans la lande, tentant de comprendre la décision de David.

Elle était coincée : son frère l'avait mise devant le fait accompli et le jeune garçon allait débarquer chez

elle. Sûrement un enfant gâté qui se donnait des airs supérieurs et ne supporterait pas de séjourner dans une ferme en ruine où il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire que de regarder l'herbe pousser.

Et ses propres enfants, qu'allaient-ils penser de l'arrivée d'un cousin dont ils n'avaient jamais entendu parler jusqu'alors ? Rose allait devoir trouver un moyen d'expliquer l'apparition soudaine, non seulement de Brett, mais aussi d'un oncle qui comptait parmi les hommes les plus riches de la planète.

Miles, son grand et beau fils de vingt ans, accepterait la nouvelle sans poser de questions, mais Miranda, son adolescente de quinze ans... Comme toujours, Rose se sentit coupable en songeant au caractère bien trempé de sa fille adoptive.

Elle se demandait si elle portait une part de responsabilité. Miranda était trop gâtée, insolente et s'opposait systématiquement aux volontés de sa mère, qui avait pourtant toujours mis un point d'honneur à lui témoigner autant d'amour qu'à Miles. Seulement, Miranda savait d'instinct qu'il lui était impossible de rivaliser avec le lien qui unissait une mère à son fils, la chair de sa chair.

Rose avait fait tout son possible pour aimer Miranda. Mais celle-ci, loin de contribuer à la sérénité du foyer, ne faisait que générer de la tension. L'association de la culpabilité et du manque de communication entre mère et fille adoptive signifiait que, au mieux, elles se toléraient.

L'arrivée du jeune homme ferait forte impression sur Miranda, c'était certain. Elle n'hésiterait pas à flirter avec lui. C'était une belle jeune fille qui avait déjà une longue lignée de cœurs brisés à son actif. Rose aurait aimé que sa fille se montre un peu plus... subtile. À quinze ans, elle avait un corps déjà

bien développé qu'elle ne faisait rien pour dissimuler, et une flamboyante chevelure blonde. Rose avait renoncé à lui interdire les rouges à lèvres de couleur vive et les jupes ridiculement courtes, redoutant de devoir subir pendant des jours l'humeur maussade de Miranda – et une ambiance familiale à l'avenant.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre. Miranda n'allait pas tarder à rentrer de l'école et Miles était en chemin depuis Leeds, où son semestre universitaire venait de s'achever. Rose avait demandé à Mme Thompson de mettre une nappe spéciale pour le dîner.

Rose les rejoindrait et leur annoncerait l'arrivée imminente de son neveu, comme si accueillir chez eux le fils de son frère pour les vacances était la chose la plus naturelle au monde.

Elle se prépara mentalement. Elle allait devoir jouer un rôle. Car aucun d'eux ne devait jamais savoir...

— Leah, tu veux bien venir me donner un coup de main à la ferme tout à l'heure ? lança Doreen Thompson à sa fille. Mme Delancey a un invité qui arrive demain et il faut que je prépare l'une des chambres de l'étage. Dieu merci, il fait beau. En ouvrant les fenêtres, on devrait arriver à débarrasser la pièce de cette affreuse odeur d'humidité.

— Bien sûr, répondit Leah.

Elle observa sa mère. Celle-ci portait ses épais cheveux bruns en une sage coupe courte, dont les boucles étaient encore trop serrées sur le front et dans la nuque en raison de sa permanente récente. À trente-sept ans, des années de soucis et de travail fatigant lui valaient d'avoir conservé une silhouette fine, mais avaient aussi creusé de nombreux sillons sur son visage.

— Parfait, dit Doreen. Va enfiler un vieux pantalon, ça ne doit pas être très propre là-bas. Et fais vite. Nous partirons dès que j'aurai préparé le repas de ton père.

Aussitôt, Leah monta dans sa minuscule chambre et fouilla le bas de son armoire à la recherche d'un jean. Elle enfila un sweat-shirt puis s'assit au bout de son lit, face à son miroir, pour tresser ses cheveux châains qui lui descendaient jusqu'à la taille. Avec sa lourde natte, Leah faisait plus jeune que ses quinze ans, mais lorsqu'elle se leva, les courbes qu'elle découvrit étaient celles d'une jeune femme. Elle avait toujours été grande pour son âge – elle tenait ça de sa mère –, mais avait poussé d'un coup cette année, dépassant désormais d'une bonne tête les filles de sa classe. Sa mère lui répétait toujours que les poussées de croissance mettaient à plat – ce qui donnait l'impression à Leah d'être un tournesol – et l'encourageait continuellement à manger davantage pour emplumer son corps frêle.

Leah chaussa à la hâte ses tennis trouvées sous le lit – elle était impatiente d'aller chez Mme Delancey, où elle adorait se rendre. La ferme lui paraissait immense comparée à la maison de quatre pièces que ses parents et elle occupaient. Et puis Mme Delancey la fascinait – elle était si différente des personnes de son entourage. Miranda était chanceuse de l'avoir pour mère. Non que Leah n'aimât pas la sienne, mais entre ses longues journées de travail et son mari invalide, il lui arrivait de perdre patience. Ses mouvements d'humeur s'expliquaient par la fatigue, Leah le savait, aussi essayait-elle de contribuer autant que possible aux tâches domestiques.

Elle ne se souvenait que vaguement de l'époque où son père était encore capable de marcher ; il souffrait de polyarthrite rhumatoïde depuis que Leah avait quatre ans et avait passé les onze dernières années bloqué sur une chaise roulante. À cause de sa maladie, il avait dû renoncer au pénible travail manuel

qu'il exerçait dans une filature de laine et Doreen avait commencé à travailler pour Mme Delancey comme employée de maison. Leah n'avait jamais entendu son père formuler la moindre plainte, et elle savait qu'il éprouvait une profonde culpabilité à l'égard de son épouse qui devait prendre soin de lui et subvenir aux besoins de la famille.

L'adolescente aimait son père tendrement et lui tenait compagnie dès qu'elle le pouvait. Elle dévala l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée et frappa à la porte du salon. Lorsque son père était tombé malade, celui-ci avait été converti en chambre, et une salle d'eau et des toilettes avaient été installées par la mairie dans le garde-manger attenant à la cuisine.

M. Thompson se trouvait à sa place habituelle, près de la fenêtre. Ses yeux noisette – dont Leah avait hérité – s'illuminèrent lorsqu'il aperçut sa fille.

— Bonjour, ma fille. Viens donc embrasser ton père.

Leah s'exécuta, puis l'informa :

— Je vais aider Maman chez Mme Delancey.

— D'accord, ma puce. À tout à l'heure.

— À tout à l'heure, Papa.

Leah se rendit dans la cuisine, où sa mère était en train d'emballer des sandwichs au jambon.

— J'apporte ça à ton père et on y va.

Un peu plus de trois kilomètres séparaient Oxenhope du minuscule hameau de Sawood, où se trouvait, perchée au sommet d'une colline, la ferme de Mme Delancey. Mme Thompson avait l'habitude de s'y rendre à vélo, mais ce jour-là, elles décidèrent de partir à pied et s'éloignèrent du village d'un bon pas.

Le soleil brillait fort dans le ciel azur, réchauffant l'air. Consciente que la température pouvait baisser

rapidement sur la lande, Leah avait malgré tout jeté son blouson sur son épaule.

— J'ai l'impression que nous allons avoir chaud cette année, fit remarquer Doreen. Mme Delancey m'a dit que son neveu arrivait demain. J'ignorais qu'elle en avait un.

— Quel âge a-t-il ?

— Une quinzaine d'années, je crois. Avec Miles qui rentre de l'université et Miranda en vacances, la ferme sera au complet, alors que Mme Delancey est en pleine préparation de son exposition.

Un silence s'installa, puis Leah demanda :

— Je peux te poser une question, Maman ?

— Bien sûr.

— Que... Qu'est-ce que tu penses de Miles ?

Mme Thompson s'arrêta et examina sa fille.

— Je l'apprécie, évidemment. Je me suis beaucoup occupée de lui, après tout. Pourquoi ?

— Oh, comme ça, répliqua Leah en voyant un air protecteur se peindre sur le visage de sa mère.

— En revanche, si tu veux mon avis sur son insolente de sœur... Eh bien, certaines de ses tenues ne sont pas appropriées pour une fille de son âge.

Leah était plutôt admirative du style vestimentaire de Miranda, et envieuse de la manière dont les garçons de la Greenhead Grammar School – où elle était scolarisée dans le même niveau que Miranda – s'attroupaient toujours autour d'elle. Leah la voyait parfois se rendre au parc Cliffe Castle après l'école avec un groupe de garçons de l'année du dessus. Elle se demandait comment Miranda parvenait à être aussi séduisante dans l'uniforme ennuyeux de l'école, lorsqu'il ne faisait qu'accentuer sa maigreur à elle. Si Leah n'avait qu'un mois de moins que Miranda, elle avait l'impression d'être une gamine à côté d'elle.

— Tu dis toujours que Mme Delancey ne roule pas sur l'or, pourtant Miranda porte souvent de nouveaux vêtements. Et ils vivent dans une grande maison.

— Tout est relatif, Leah. Mme Delancey a l'impression d'avoir peu aujourd'hui parce qu'elle a été riche autrefois. Très riche. Tu comprends ?

— Je crois, oui.

— Miranda se plaint lorsqu'elle n'a pas une nouvelle robe pour se rendre à une fête. Toi, c'est si on n'a pas de quoi manger le soir.

— Qu'a fait Mme Delancey de tout son argent ?

— Aucune idée, admit Doreen en haussant les épaules. Tout ce que je sais, c'est qu'elle n'a recommencé à peindre qu'il y a deux ou trois ans, alors je suppose qu'elle n'a rien vendu pendant longtemps. Allons, cessons de cancaner. Accélère la cadence, ma fille, ou nous allons nous mettre en retard.

Une fois à la ferme, Mme Thompson ouvrit la porte qui donnait sur la cuisine. Cette seule pièce était plus spacieuse que le rez-de-chaussée entier de leur maison.

Miranda, vêtue d'une robe de chambre en satin rose vif et chaussée de mules fourrées assorties, prenait son petit déjeuner à la longue table en pin.

— Bonjour, Doreen, lança-t-elle. Vous arrivez juste à temps pour me refaire des toasts.

— C'est toi qui vas devoir t'y coller, jeune demoiselle. J'ai du pain sur la planche avec votre invité qui arrive demain.

— Dans ce cas, je suis sûre que Leah s'en chargera avec plaisir, n'est-ce pas, Leah ?

— Bien entendu, affirma celle-ci après avoir jeté un rapide coup d'œil à sa mère qui s'apprêtait à intervenir. Monte, Maman, je te rejoins dans une minute.